

2) *Le soleil des morts* de Louise Darios (Éd. Naaman)

Gilles Cossette

Number 29, Spring 1983

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39777ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Cossette, G. (1983). Review of [2] *Le soleil des morts* de Louise Darios (Éd. Naaman)]. *Lettres québécoises*, (29), 31–32.

balayeur, un motocycliste qui vient d'être victime d'un accident grave, ce qui n'a pas arrêté le flot de la circulation, se traîne jusqu'au trottoir, où il est remarqué par un balayeur. Celui-ci se contente de réagir en balayeur, uniquement. «Mais je n'y peux rien, moi! Il m'empêche de faire mon boulot! Et si le patron venait à passer? J'imagine déjà sa colère.» Le patron lui ordonnerait, croit-il, de tout nettoyer. «Balayez-moi tout ça!» dirait-il. «C'est un ordre!» Le balayeur ouvre donc la grille de l'égout et pousse dans le trou «la chose», c'est-à-dire le cycliste moribond. Il ne lui reste plus qu'à se féliciter de son professionnalisme.

Aujourd'hui, j'ai atteint une certaine perfection dans mon travail. Je ne sais rien de plus, mais je le sais bien. J'ai ma carte de compétence. Rien ne vaut l'expérience dans un métier: c'est une chose qui ne s'achète pas. Demandez au patron. (p. 30)

Dans la première nouvelle du recueil, *Le surveillant*, un militaire prend tellement au sérieux son devoir de sentinelle qu'il abat un rôdeur qui prétend être son frère et ne connaît pas le mot de passe. Le surveillant croit d'ailleurs que ce visiteur a été envoyé exprès par ses supérieurs, pour l'éprouver; il ne peut donc pas se permettre de flancher. Les ordres sont les ordres. Et le fascisme se nourrit de la paranoïa.

Certains personnages, toutefois, tendent à des comportements plus humains, cherchent à échapper à leur condition et à vivre leur liberté. *En voiture!* relate les tergiversations d'un original qui aime «béer», surtout dans les moments critiques. «Béer, c'est ainsi une sorte de flânerie ressourçante qui me met, pour un temps déterminé, en état d'accueil au dehors». Il pousse loin le sens de la disponibilité: en route pour visiter sa mère agonisante, il décide, à la dernière minute, de partir plutôt avec une jolie femme rencontrée dans le train. C'est ce qu'il appelle «courir d'une manière irrationnelle après... le sens». Dans *L'exalté*, un accusé expose au juge sa philosophie, un peu gidienne, un peu nietzschéenne. «Qui respire à cette hauteur, monsieur le Juge, s'enrichit d'étincelance. À tout instant on y vit — y vit-on, tant le temps s'oublie? — on y vit l'illuminée gustation forte de l'univers.» (p. 97). Il confie au juge qu'il aime partager son exaltation avec ses amis:



Photo : Athé

Gaétan Brulotte

Je leur décris cet ailleurs qui prend et qui suffit où tout a goût de faire part, où tout nous invite, dans la cuivrierie triomphale de l'éclaircissement, à la grande joie libre d'éprouver... (p. 98)

«L'exalté» finit toutefois par être enfermé, car, dans le monde évoqué par Brulotte, les juges, les commandants et les patrons ont encore le dernier mot et il n'y a pas de place pour la passion de la liberté. De même, la sentinelle du *Surveillant* est finalement congédiée; le militaire devenait distrait, rêveur, il avait même commencé (quelle folie!) à écrire

et, qui pis est, à écrire son autobiographie.

Dans ce cas, l'écriture est une forme de libération, mais dans d'autres textes, comme *Cage ouverte*, qui est aussi une satire impitoyable du tourisme d'hiver dans les pays ensoleillés, Brulotte démystifie, subtilement, la littérature elle-même. La nouvelle qui a donné son titre au recueil contient aussi une réflexion sur l'écriture, sur ceux qui la pratiquent et sur ceux qui la défendent, dans les deux sens du mot. Cette ambiguïté, à propos de la littérature, est illustrée par l'un des derniers gestes de la sentinelle congédiée, juste avant son départ:

Je consacre quelque temps à graver sur la muraille cette inscription, pour me déculpabiliser, comme si je rédigeais mon épitaphe: «Je suis contre ceux qui écrivent sur les murs.» J'aimerais la copier cent fois, comme les punitions de la petite école. (p. 22)

Un détail, pour finir: Gaétan Brulotte n'est pas de ces écrivains qui donnent encore et donneront toujours à leurs personnages les éternels beaux prénoms romanesques, pimpants comme des robes de mariée: Françoise, Anne, Catherine, Isabelle, Jean, etc. Les créatures de Brulotte s'appellent plutôt Benta, Momo (pour une femme), Agatha, Barthélémy, Val, Pim ou Doudou... Voilà des prénoms qui ont du charme et du caractère!

2) Le soleil des morts de Louise Darios (Éd. Naaman)

Louise Darios est bien connue au Québec comme journaliste, folkloriste, et on sait avec quelle exubérance, quelle passion elle peut parler des peuples qu'elle a connus. Elle parcourt le globe depuis un quart de siècle, pour Radio-Canada. Quand elle revient au pays, elle nous fait partager son amour pour les pays qu'elle a visités et dont elle nous fait rêver. «La terre est si belle», dit-elle, comme Julien Green. C'est pourquoi on n'est pas surpris de constater que c'est de la planète tout entière qu'elle parle dans ses nouvelles. C'est surtout, il faut le dire, pour

exprimer une grande inquiétude. «Le soleil des morts», c'est le soleil qui brille sur Lima de novembre à janvier, c'est-à-dire, au Pérou, en été. C'est aussi, dans la nouvelle en forme de triptyque qui donne son titre au recueil, l'étrange lumière qui illumine la terre quand arrive la fin du monde, causée par une catastrophe nucléaire. Le néant qui approche met alors sur le même pied les destins si différents d'une Péruvienne d'un autre siècle, femme de lépreux, d'une famille de cultivateurs canadiens-français des



Louise Darios

Prairies et d'un trio d'Américains spécialistes de la guérilla urbaine et amateurs de champignons hallucinogènes.

Le thème de la fin du monde est repris dans *La mer était vivante*, nouvelle de science-fiction. Cette fois, c'est à cause de l'évolution technologique et de la pollution que l'humanité est gravement menacée et déjà considérablement amoindrie. L'océan se meurt, à la suite d'un déséquilibre écologique, et les couples généreux qui ont entrepris, sur une île déserte et encore intacte, de recommencer à zéro, en respectant la nature, voient leurs espoirs de renaissance détruits, car l'agonie de la terre et des mers les atteint eux aussi. Leur désillusion est d'autant plus émouvante que Louise Darios a d'abord pris soin de montrer comment, chez ces humains dénaturés par une civilisation malade, commençait à renaître, lentement et péniblement, l'instinct de l'amour et le désir de procréer.

Louise Darios, dans un groupe de courts textes réunis sous le titre de *La marée rouge*, évoque d'autres maux dont on souffre un peu partout sur la planète: la torture, le terrorisme, la pollution, la violence d'une certaine jeunesse, la destruction, par la «civilisation», de cultures anciennes et même de peuples entiers.

L'avenir de la planète est le principal thème de ce recueil, mais Louise Darios y parle aussi de la lèpre (dans deux nouvelles) et du fanatisme qui a causé la persécution des Juifs en Espagne durant l'inquisition. Dans *Les visages*, l'une des nouvelles les plus achevées du recueil, Louise Darios fait revivre le calvaire d'une famille juive, durant l'Inquisition.

Quelques siècles plus tard, une famille espagnole est troublée par l'apparition, sur des dalles de la cuisine, de dessins représentant des visages mystérieux, ceux, en fait, des persécutés depuis longtemps disparus. Cette famille sert d'intermédiaire entre les victimes des Inquisiteurs et le lecteur contemporain; la lointaine tragédie, grâce à ce procédé, le touche davantage. Le fait qu'elle ait été causée, cette fois-là, par le fanatisme de catholiques et au nom du Christ, est aussi de nature à toucher le lecteur contemporain, québécois en particulier. Louise Darios montre comment la folie du fanatisme est un engrenage par lequel n'importe qui peut être happé, même les gens les mieux intentionnés, comme Sofia, chaperon d'une jeune catholique qui a quitté sa famille pour épouser un Juif converti; Sofia finit par trahir sa maîtresse, qu'elle chérit pourtant, et causer sa perte.

Persécutions, torture, terrorisme, lèpre, pollution, criminalité juvénile... Louise Darios, on le voit, ne se contente pas de sujets tièdes et fades. Ils sont tous énormes et brûlants. On est loin des préoccupations esthétiques de Flaubert qui aurait voulu se passer tout à fait de sujet. Louise Darios nouvelliste ne veut pas chanter la beauté du monde, elle peut le faire autrement et elle l'a prouvé depuis longtemps. Elle veut alarmer, crier, déranger. On se demande parfois si elle ne cherche pas seulement à choquer pour le plaisir de choquer, comme dans le grinçant *Pilote de brousse et steak bar-*

bare, plaisanterie un peu lourde qui tombe dans le sensationnalisme. On peut être agacé par le côté théâtral, sentimental et même morbide de certains récits. Que de rendez-vous clandestins au clair de lune! Que de serments grandiloquents! Et que dire de cette première nuit d'amour *dans une crypte*? Il y a de quoi demander un divorce:

Après avoir étendu sa cape sur une dalle rude et froide, il prit Inès dans ses bras et la serra contre lui:

— *Que notre nuit de noces commence comme il se doit: de ton corps allongé sur le tombeau des rois, de mon corps, le couvrant, tous deux les bras ouverts au linceul des ténèbres, traçons un signe de croix!*
(p. 23)

On peut aussi trouver que Louise Darios néglige quelque peu la forme, emportée qu'elle est par l'indignation et le sentiment de l'urgence; c'est le cas, il me semble, de la première nouvelle, *Le soleil des morts*, petit triptyque bâclé, mal ficelé, dans lequel dérivent une poignée de personnages anémiques.

Heureusement, il y a de beaux morceaux dans ce recueil très inégal. Dans *Trame*, où il est question de l'isolement des lépreux, Louise Darios montre qu'elle est capable de virtuosité, qu'elle peut jouer adroitement avec le temps, les péripiéties, les points de vue, les états de conscience, la subjectivité et l'objectivité, le réalisme et le merveilleux, au point de créer un récit fluide et envoûtant, qui séduit par sa forme tout en abordant courageusement ce qu'Albert Camus avait représenté, lui, par la peste: le Mal. □

